

Dominique Fabre

Cette ville
Ce n'est plus comme avant
Il ne se passe rien
Les télés sont fermées
Les ordis sont fermés
Il neige
A partir des écrans
Au début les gens balaient
Ensuite ils en ont marre de balayer
Alors ça se remplit
Ouateux
Merveilleux
Les vieillards étouffent en premier
Puis les bébés dans leurs berceaux
Et la neige tombe encore
La nuit s'approfondit
Tout ceci merveilleux
Il ne fait ni chaud ni froid
Certains sortent des radeaux
Matelas pneumatiques
Crocodiles canards drakkars
Caravelles en modèle réduit
Ils tentent de réagir de s'échapper
Ils ne veulent pas mourir en dormant
Ils ne veulent pas s'éloigner sur la berge des rêves
Certains appellent leurs maitresses leurs amants
Ils ont des reproches à leur faire
La vie nouvelle dont ils parlaient
Est-ce qu'elle ressemblait à ça ?
A la hâte on organise des élections
Pour voter les gens ont tous sorti
Leurs masques de plongée

C'est incroyable le nombre de personnes qui
Possédaient
Ce genre de masque de plongée
Bref pas le temps de discourir
Levez l'épaule droite et
Dites je le jure je suis pur je suis mûr
Pendant ce temps
Nous avons tous dû ouvrir nos fenêtres
Pour déblayer
C'est un travail de longue haleine
Les gens vont tous mourir en bonne santé
Si ça continue comme ça
Et oui parole
Ça a l'air bien parti
Pour continuer comme ça
Les bébés ne pleurent plus
Ils dorment sur les épaules de géants
Ils se cognent la tête aux horizons
Il faudrait s'enfuir d'ici bien sûr
Mais pour aller où ne savent pas
Plus de 3 G ni de 4 G ni de 5 G
Pas de service postal digne de ce nom
Quand les lumières s'éteignent
Elles ne sont pas remplacées
Les gens campent au sommet des échelles
Des camions de pompiers
Sur le toit du stade Charlety
Certains se jettent parfois suicide
Ou jeu idiot
Il faut les sortir de la ouate
Il faut les ressusciter
Non laisse-moi dormir ici s'il te plaît
Ha pas question c'est à ton tour de déblayer
Quand donc finira tout ça

Il y a des rumeurs que
Un jour
En tendant l'oreille on croit
Entendre des bruits
Comme un gigantesque frelon
Comme une fanfare municipale
Les femmes sont prêtes à faire
De nombreux enfants
Les hommes ont ressorti leurs costards du dimanche
Ou leurs vieux bleus si jamais
Mais cette fanfare sans s'éloigner
Ne se rapproche jamais
Et la neige continue de tomber des écrans
On se lamente
On pille tous les magasins
On assassine pas mal de gens
Pour quelque chose et ensuite
A ce qu'il me semble
Pour rien
Les gens s'endorment
Sur leurs chaises de cuisine
Avec une pelle à la main
Une cuillère dans la bouche
La plupart sous la douche
Ont fini par geler
Hop zou par la fenêtre
Hop votre majesté
Hop good bye
Zou plus rien
Il paraît que les mers ont gelé
Les vagues l'écume en l'air
Et on entend parler de petits bonhommes verts
De femmes en plexiglass

Capables de faire brûler
Ou de guérir les gens
D'un seul doigt gloups
Pas n'importe lequel
Gloups
On a à peine le temps d'imaginer une nouvelle religion
On sent que ça va mal finir
On sent que c'est déjà un
peu mal engagé
marre de jeter la neige par la fenêtre
marre de n'avoir ni chaud ni froid
marre de ne plus retrouver le café
du coin de la rue
qui n'est plus un coin
qui n'a pas de rue
le président s'est mis aux abonnés absents
le ministre du travail a déclaré le chômage obligatoire
les arbres n'ont plus de floraison
les glycines des vieilles rues
n'ont plus de grille
une femme en noir
joue du piano
très loin
la tour Eiffel reste éclairée
pour si jamais ils se décident
à enfin nous envahir
au moins on serait fixé
au moins ils auraient trouvé
la raison

les enfants claquent la porte du domicile familial
ça fait moins de bruit qu'avant ça ouate
ils ont trouvé des braséros

et ils ressemblent à des images d'archives à ceci près
qu'il n'est pas nécessaire
de souffler sur ses doigts
de souffler sur la braise
car maintenant au loin ça brûle tout brûle
sans chaleur excessive oui
tout disparaît
et même la tour Eiffel se tord les pattes
au milieu de Paris
la Seine ronchonne
comme si elle abritait un vieux cheval vapeur
un animal marin géant
un silure transatlantique
un paquebot recouvert d'algues et de coquillages épais
et les amants ne se rappellent même pas de pourquoi
ils s'aimaient
et les statues de sel se retournent
gloups
il faudra tout débarrasser
il faudra tout remettre en ordre
il faudra il faudra
beaucoup de choses en attendant
et de l'amour aussi
à en jeter par les fenêtres
parce que sinon
parce que oui
sinon
oui
voilà.

VEINES

Elisha Iragi

Clap. Clap. Clap. Un clavier. Dans le noir. « Juillet. Aujourd'hui, je vais recevoir le mail. Demain, ça sera trop tard. C'est vrai que mon histoire tenait debout, en plus une histoire de blanc. Un homme, une photo, une femme. C'est probablement le top concept de ma vie. Je vais vous en dire plus dans un instant. Pourtant, je tenais à cette année comme on tient à une branche quand il y a inondation. J'ai vu des images des gens accrochés sur des bouts de tiges à la télé, ça explique la comparaison. Ce matin, j'ai à peu près l'idée de comment sera ma journée. D'abord, je dois me lever. Hier, un coup de pied de F. m'a subitement réveillé. Un gars qui nous est tombé sur la tête, ma mère et moi. Enfin, surtout sur la mienne. Pouf ! Comme ça. D'abord le gaillard passait saluer ma mère quelques soirs. Ensuite il a commencé à apporter des petits trucs ridicules. Je me rappelle d'un pot de fleurs, d'un journal QG, puis d'un emballage. Après, il entraît prendre un verre le week-end. Aujourd'hui, le gaillard passe ses nuits chez moi. Quel connard. Je ne peux le lui dire en face, il m'a corrompu avec des posters de stars. Pas besoin de me manger ses sales mains de merdeux dans la gueule. Avec sa voix rauque, ses muscles dessinés, le gitan, il me fout la trouille. Bon là je me perds. Je reviens sur le fameux concept de ma vie. Vu que je vivais du mauvais côté de la Mer Méditerranée, je voulais un jour traverser légalement l'étendue bleue ciel. J'ai écrit une histoire pour y arriver. Je l'aimais bien cette histoire mais visiblement pas tout le monde. Je vous la raconte en quelques lignes... »

- Sale gosse ouvre la porte de cette putain de chambre !

Je ferme précipitamment l'écran de mon ordinateur. Aujourd'hui encore j'ai oublié de me lever tôt pour sortir ouvrir les bêtes. Mon horloge indique trois alarmes ignorées : celui de 5 heures pile, sors de ce lit, de 5h30, sors de ce lit sinon... et celui de 5h58, si tu ne sors pas de ce lit tu es mort. La puanteur de la pisse entre par les interstices des portes. Je dois sortir affronter le gitan. Mon récit et mes rêves de l'autre côté attendront. Je mets l'ordi dans un carton sous le lit. Je m'étire. Je bave souvent le matin. Dans la précipitation je mets mon t-shirt à l'envers. Mon téléphone se glisse dans ma poche arrière. Une mouche se pose sur mon miroir. La voix derrière gronde pour que j'ouvre la porte. Un coup sur la porte. Je jette un papier rapidement froissé mais je rate la mouche. Elle marche sur le miroir, une belle et grosse mouche. Elle

avance vers la gauche. Je m'en vais vers la porte, les coups deviennent secs. La mouche traîne encore sur mon miroir. - Tu vas ouvrir cette porte ou j'la défonce espèce de p'tit morveux ? - Oui, je viens l'ouvrir. Je rentre dans ma chambre, me plie sous le lit. Je cherche quelque chose. Quelque chose de bien dur qui pourra frapper à sec. Voilà, ma main tombe sur un objet sec. C'est la manche d'un balai. J'avance. Lentement, le balai en main. Vers la porte d'abord, puis je change de direction. La mouche se rapproche de mon poster d'Eddy Murphy, ça sera elle ma victime, l'autre-là attendra. Elle me voit, bourdonne, veut s'envoler. Dernier saut, je frappe. Un bruit. Des verres. Un cri. Du sang entre mes mains. « Putain de chien d'enfant je vais défonce la porte. » Je cours vers la porte, essuyant mes mains sur mon pantalon. A peine la porte ouverte, le gitan me soulève les oreilles. Ce monstre ne voit même pas que je saigne. Tu faisais quoi tout ce temps bordel ? Hein ? Tu faisais quoi ? Une claque. Je...je...je. Le son ne sort pas de ma bouche, j'ai un liquide salé entre les dents. - Tu as recommencé ? - Non, non, j'ai arrêté, plus jamais. Alors tu faisais quoi tout ce temps ? Dis-le-moi avant que je ne te casse cette figure. Il me pousse vers la porte. Ma mère se tient debout, sans rien faire. Je sais où il m'amène. Elle aussi. Nous le savons tous.

- As-tu recommencé ?

- Non ! je l'ai déjà dit. J'ai arrêté tout.

- Alors ces yeux rouges, ces mains tremblantes, ce sang ? tu voulais le refaire sale gosse mal élevé ?

Il me lâche tel un gros sac plein de déchet. J'atterris dans une boue merdeuse de brebis. C'est mou, une sensation de mousse. Elles ont dû chier toutes la nuit ces grosses bêtes. Tant que tu ne me diras pas ce que tu faisais, tu ne sortiras pas d'ici. Il a le visage carré, des yeux ronds en recul par rapport à son front. Sa lèvre inférieure pendante gonfle quand il est fâché. Tu vois ça ? Il tourne mes poignets, je revois mes cicatrices qui, encore peu, saignaient.

- Je ne peux pas croire que tu aies recommencé à écrire. Pas après ce que tu as fait à ta mère l'année dernière. Tu attendras jusqu'à l'expiration du délai de participation à ce satané concours pour sortir de cette chambre. Amuse-toi avec la paille.

Il sort, la porte claque. Le bruit de ses bottes meurt dans le couloir.

Je reste seul dans le noir, le derrière dans la pisse, le goût du sang dans la bouche. Quelque chose vibre dans ma poche. Oups je l'avais oublié. Mon téléphone. Chargé

à 92% indique la batterie. J'ouvre ma connexion. Un message. Un mail. C'est le concours. Je respire avant de l'ouvrir. Je ressens encore la douleur sur mes poignets. J'ouvre mon application de prise de notes. « Il sue à grosse goûte. Devant son écran, il relie la phrase de son histoire. Il a mis deux ans à écrire son histoire. Deux ans qu'il l'a envoyé pour que les autres l'épluche, la dépouille, la descende en enfer. O. hallucinait devant son ingéniosité à créer les histoires, c'est grâce à elle que le personnage principal tue la femme à la plage. Lui devait trouver les mots pour dramatiser l'histoire. » Cette histoire ressemblait à un non-happy end. « Il décida d'oublier le commandement « Tu ne tueras point », lui fils d'une famille catholique pratiquante. Il planta ses mains vigoureuses dans le cou maigre de la femme. Une infime voix sortit, comme un murmure, puis rien. L'étrangère se débattait dans des mouvements saccadés, les mains soulevant à grands coups des couches de sable, puis le corps ne bougea plus. Francesco porta son regard sur la nuit qui reposait son souffle sur la mer. Les yeux ouverts de l'étrangère le fixaient, comme pour lui chuchoter un message. A Lampedusa, quand l'eau de la mer revenait, elle ramenait les infimes espérances de l'homme allongé sur la plage à côté d'un corps inerte. Puis les écumes s'enfuyaient vers la mer, emportant son esprit de l'autre côté de l'Atlantique. » Je trouvais que cette chute contenait un je ne sais quoi de mystérieux. De charmant. J'avais volé de l'argent dans la caisse de la boutique pour m'inscrire au concours, payer ma connexion, suivre de tutoriels d'écriture et télécharger des bouquins sur une plateforme de téléchargement illégal. Ma mère finit par découvrir mes stratagèmes, mais je réussis à la convaincre de mes chances d'être primé.

J'ai réfléchi un peu trop. La luminosité baisse sur mon téléphone. Un filet court, rouge, inodore traverse l'écran de mon LG. La lumière remplit petit à petit les recoins sombres du lieu. Un bassin de fer, l'eau débordante, gît dans la boue. La paille couvre une partie du sol. Je ne sais plus reconnaître la chambre où j'ai passé les plus belles années de ma vie. Ma mère m'y lisait des histoires, le soir sous la lumière des bougies. Nos nuits se comptaient en mille et une. Sur le mur gauche, dès qu'il apprit ma mésaventure, le gitan barra la fenêtre par trois planches inégales de bois. Dehors, quatre barres de fer verticales. O. rentrait par cette fenêtre le soir de Noël pour m'offrir mon cadeau, son petit corps mince, son visage, ses mains, sa flamme, son souffle. Cette fenêtre désormais barrée, scellée pour la prochaine éternité et celle d'après. Je l'avais connue à l'école, la discrète O. Elle vivait dans le même quartier mais ne parlait à personne dans le bus vers l'école. Dès qu'elle s'asseyait, elle plongeait son visage

dans des feuilles jaunes, des contes et des bandes dessinées. Nous passâmes deux ans à nous apercevoir sans nous voir, à (échanger) des bonjours fades sans nous parler. Je montais le même bus qu'elle, nous étions dans la même classe. Nous ne nous parlions jamais.

Notre professeure de français, une dame, trouva l'alchimie. La finale du concours de littérature battait son plein. Une vieille version d'Orgueil et préjugés trônait sur la table devant un jury de trois professeurs. O se trouvait dans le camp d'en face, les « Fouilleuses ». J'avais un regard sérieux, elle, elle souriait, moqueuse. Mon camp applaudissait après mon exposé sur les personnages du roman, le jury nous offrit un 7/10 pour notre étude psychologique des personnages. Elle ne se soucia de rien. Elle n'avait rien écrit, elle parlait. Elle raconta la passion, l'intrigue, le dénouement. Elle déficela les machines intérieures du livre, parla de la condition de la femme. La foule silencieuse l'écoutait, buvant ses paroles. C'est fut ma seule défaite en concours de littérature depuis mon entrée au lycée. Ses moqueries devinrent des titillements, notre inimitié créa un lien avec O. un lien littéraire.

Quelques mois plus tard, allongé sur son ventre, j'ai reçu le mail de mon concours. Nous avions écrit une nouvelle, un photographe à la recherche de la photo parfaite. L'idée murissait dans son regard, trouvait des nouvelles directions dans son cerveau. Ensuite, le cadre. C'est elle qui trouva le décor sablonneux, sauvage et au bord de la mer : Lampedusa. Moi je trouvais le titre : Le Vautour de Lampedusa. Elle trouva le thème : la migration et la quête d'une identité. Je trouvais l'incipit « Le passé de Francesco le hantait quand il déposa ses valises à l'hôtel Residence Il Faro de Lampedusa. Dans ces nuits, il entendait une voix revenir du passé. » Pendant six semaines, tous les soirs, elle passait taper le texte avec moi. Elle m'avait appris à trouver des vidéos sur YouTube pour des conseils d'écriture, les astuces d'accroches et la chute mordante. En avril, nous apprîmes que notre nouvelle atteignait le quart de finale. Le soir de l'annonce, elle m'offrit le premier cadeau avant Noël. Sept semaines plus tard, un soir pluvieux, c'est elle qui vint m'annoncer que notre Vautour se qualifiait en demi-finale. Ce soir-là, O. et moi rêvions de remporter le concours. Cinq ans que je lisais les recueils reçus, les critiques toujours encourageantes, la déception de ne pas aller loin. Avec elle, tout changea. On rêva d'un voyage en Europe, suivre des ateliers d'écriture, puis un séjour au Canada. Putain, ce soir-là les étoiles s'installèrent dans la chambre, la fenêtre ouverte laissait entrer l'air froid. Halluciné par

le mail, nous passâmes la nuit à lire des poèmes. Life concept qu'elle l'appelait. Elle me quitta tôt le matin, oubliant son soutien-gorge dans ma chambre.

Juillet. Coup sur la fenêtre. Je ferme mon ordinateur, supprime mon historique de navigation. C'est elle. O. pleure, ses cheveux ébouriffés. A peine la fenêtre ouverte, elle me saute dans le cou, ses ongles s'enfoncent dans ma chair. Une boîte minuscule finit sa course sur le pavé. J'ai compris. Le Vautour ne nous amènera pas plus loin.

- Je ne peux plus vivre après ça J.
- On va le surmonter O, l'année prochaine sera la bonne.
- Tu sais très bien que non. Je m'en veux.
- Tu ne devrais pas. Que fais-tu ? qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte ?

Elle l'ouvre. Un petit ciseau, deux fils, un paquet. Elle s'approche de moi et m'embrasse.

- Tu es prêt à le faire ? sa voix se noie dans sa gorge.
- ...
- Tu es prêt à rester loser et le subir l'année prochaine ?
- Je ne suis pas un loser.
- Montre-le-moi alors.
- En faisant quoi ? Je ne te suis pas O.
- Viens. Embrasse-moi, tiens ma hanche. Faisons-le une dernière fois.
- Je ne peux pas.
- Alors tu me rejettes. J'irai seule. Je t'ai donné le meilleur de moi. Tu es ma vie,

offre-toi à moi. Je t'amène au paradis. Tu y seras toujours avec moi, en moi si tu veux. J'hésite. Silence. Le vent dehors. Elle ouvre le paquet. Des lames. Des voix chuchotent au salon. Elle se lève, appuie sur l'interrupteur, revient furtivement. Noir. J'attends ses pas. Une main me tient le bras gauche. Un souffle parcourt mon cou. Le chuchotement de la fermeture éclair de sa robe. Le scintillement de son soutien-gorge. Elle n'a plus rien sur elle. Elle me déshabille.

- Fais sur moi ce que je ferai sur toi. Nous avons perdu ce concours, gardons notre honneur. On en a tellement parlé au lycée, à nos amis, à nos parents. Tu supporteras le poids de leur regard, la douleur de paraître présomptueux, le rire dans le couloir ? Finissons-en. Il pleut dehors, c'est beau non ?

- Oui, c'est vrai qu'il fait triste dehors.

Le fil sert mon poignet. La lame touche mon corps. D'abord la douleur, puis le froid, puis le vide, puis rien.

Octobre. La voiture me dépose devant une haie de fleur récemment taillée. Les pluies appellent la verdure, la verdure les feuilles et les fleurs. Dans la cours de ce nouveau chez moi, des messages écrits en couleur flottent sous la poussée du vent. « De retour chez toi », « Mon garçon », « Mon champion ». Je titube un peu. Des bandes blanches cachent mes cicatrices. Dans la douleur, la serrure de la porte s'ouvre. Tante M, ses enfants, oncle P. et sa femme, maman, seule. Surprise ! crient-ils. Ils m'embrassent. J'ai une larme à la joue.

- Nous avons fait tout ça pour toi mon chaton.
- Maman, O ? Elle est là ?

Elle me regarde, me serre dans ses bras.

- Sois fort fiston, elle n'a pas survécu. Les médecins ont fait ce qu'ils pouvaient, elle avait perdu beaucoup de sang.

J'avale mes larmes. Je cours vers la chambre, elle est fermée. Des bouts de paille sortent par l'interstice en bas de la porte. Ma mère me suit, elle ouvre la porte d'en face. Décorée, elle ressemble à une crèche de gosse. Tu sais fiston, c'est pour ton bien, elle dit en me tapant sur l'épaule.

Dans ma nouvelle chambre, j'ai un écran plasma, un décodeur pour suivre le film et le foot, des posters des stars partout, des couvertures blanches. Mes cartons des livres ne sont plus là, ma bibliothèque remplacée par des DVD, mes journaux par des affiches de stars. Je me lève à sept heures, un taxi me dépose au lycée. Dans la classe, en face du tableau du président, un cadre rectangle en bois montre une fille en toge verte lors du concours de littérature de l'année dernière. On me surnomme « le garçon aux veines tranchées ». Sur instruction de ma mère, j'ai perdu tous mes abonnements aux bibliothèques, sauf celle de l'école où je ne peux lire que des livres d'histoire, de science, de géographie et des maths. L'école a jugé que je ne pourrais plus participer au cours de Littérature, il présente un danger pour moi. Quand je rentre chez moi, ma mère me laisse toujours un post-it sur la table à côté de mon repas, un autre sur mon lit, un dernier dans la douche. Chaque vendredi soir, je vais chez monsieur F, un psychologue. Il me pose des questions sur comment je me sens, mes souvenirs, mon intégration au lycée, ma relation avec ma mère. Quand il me laisse dix minutes pour la pause, je cours dans sa bibliothèque pour y lire un paragraphe de roman. Il n'a que des classiques.

Je ne sais plus combien d'heures se sont écoulées depuis que je suis dans la chambre des brebis. Mon texte avance. L'histoire ne tient pas encore debout mais les lignes

directrices prennent forme. Je vais raconter l'histoire d'un jeune qui doit participer à un concours littéraire pour sa dernière année. Son amie s'est suicidée après leur échec, lui l'a échappé belle mais doit voir un psychologue et vivre sans lire. Je relis les premières phrases sur mon application de saisie de texte « Clap. Clap. Clap. Un clavier. Dans le noir. « Juillet. Aujourd'hui, je vais recevoir le mail. Demain, j'aurai l'âge des interdits. Pourtant, je tenais à cette année comme on tient à une branche quand il y a inondation. J'ai vu des images des gens accrochés sur des bouts de tiges à la télé, ça explique la comparaison. Ce matin, j'ai à peu près l'idée de comment sera fait ma journée. Mais aujourd'hui tout peut changer dans ma vie. » L'idée me semble tenir debout. J'écris la ligne suivante, puis la suite.

La lumière baisse dans la chambre, je me suis endormi, la tête dans la paille. Je me réveille, sueur sur le visage, le souffle haletant. J'ai rêvé que O. était revenu, le serpent entre les mains. Elle l'a enfoncé dans mes narines, le sang coulait à flot. En me réveillant, je vois une paille couverte de muqueuse sur mon polo. J'attends de bêlements de brebis, il doit être dix-huit heures. Je n'ai pas le temps de relire ma nouvelle. Mon cœur bat rapidement, il ne doit pas savoir que j'écris sur ce téléphone. Activation de connexion, mail, envoyer un nouveau mail. Envoyer ? Oui. Je l'éteins et le glisse dans ma poche. Le gitan pousse la porte, un flot de brebis se précipite dans la maison. La boue couvre ses bottes, son jean élimé bleu tombe sur ses reins. Il essuie la sueur du revers de la main, me tient le bras pour sortir.

Au salon, mère se tient devant la table, le repas est servi. Le gitan s'assoit, avale une première cuillerée de bouillie de patate douce, verse l'eau dans son verre, nous jette un regard surpris. Je m'assois, on mange, sans rien se dire. Le vent souffle dehors, nos yeux plongés dans nos assiettes.

- Nous avons trouvé ce que tu écris depuis toutes ces semaines me dit ma mère, sans me regarder.

- Vous avez fouillé dans mes affaires ?

- Sous ton lit, dans le carton.

- Pas le meilleur endroit pour cacher ses crimes petit, tonne le gitan la bouche pleine.

- Toi et écrire, c'est fini. Sois tu fais un choix entre nous et ton écriture.

Je me lève de la table, rentre dans la chambre. Je plonge mon téléphone sous la valise, plie des polos et des jeans. En passant au salon, elle pleure, la tête entre les mains du gitan. La serrure craque, le vent me repousse à l'intérieur, je la regarde une

dernière fois, j'ouvre la porte en entier. Sur le pas de la porte, je jette un dernier coup d'œil à ma mère, elle pleure. Je marche, je cours vers la pluie, vers l'air libre. Je cours vers l'inconnu.

Retiens la nuit

Jean-Louis Guth

Quelques mois avant de quitter Madagascar pour la France ma mère multipliait les occasions de nous expliquer le prochain départ pour nous rassurer. Nous n'allions pas quitter Tananarive et notre pays natal pour une contrée exotique mais pour une société tout aussi évoluée que Madagascar avec ses écoles, ses dispensaires et ses immeubles modernes. Si les deux aînés de 11 et 9 ans avaient déjà bien compris ce que représentait ce grand départ lié à l'accession pleine et entière de Madagascar à l'indépendance, ma mère préférait préparer mon petit frère Nono, 3 ans, et moi-même, 6 ans, à ce retour et vérifier que nous avons bien saisi les enjeux. Elle connaissait parfaitement notre propension, inhérente aux gamins de cet âge, à acquiescer le discours adulte d'un air entendu alors que rien n'a été vraiment compris. Ma mère me racontera plus tard que lorsqu'elle nous avait annoncé l'arrivée imminente d'un cyclone nous nous étions postés avec mon frère sur le balcon pour attendre... le passage d'une course cycliste. La déception fut d'autant plus grande que nous avons pris alors conscience des dégâts terrifiants causés par le cyclone sur les maisons en terre crue de notre ville et ses alentours.

Ainsi nous allions vivre dans un pays très beau, la France, très loin d'ici. Si loin que nous devrions partir en Caravelle jusqu'à Athènes puis d'Athènes jusqu'à Orly, soit deux ou trois jours de voyage avant d'arriver à Fresnes. C'était quand même plus rapide que le bateau que nous avons pris à l'aller, de Marseille à Tamatave, pour un voyage qui se calculait en semaines. À Fresnes nous allions habiter dans une cité moderne, le meilleur de ce que concevaient les architectes des années 60, avec un chauffage collectif par le sol, des w-c, une salle de bains et le révolutionnaire vide-ordures intégré à la cuisine. La cité s'organisait autour de grands espaces verts avec d'immenses peupliers et des terrains de jeux, des magasins d'alimentation, de jouets, une menuiserie, un vendeur de bicyclettes et mobylettes, une école, un collège, bref, un mode de vie moderne, sain et épanouissant. « *Là-bas* » nous dit ma mère, « *les routes sont belles, les rues sont éclairées et on vendra la Dauphine à Tana pour acheter à Fresnes une Simca 1300.* »

C'est par un soir de pleine lune, alors que nous étions sur le balcon, que ma mère entreprit de m'expliquer que « *la lune que tu vois tout là-haut, elle a pris la place du soleil parce que la terre elle tourne. Maintenant il fait nuit. Pendant ce temps le soleil, lui, éclaire la France et il fait jour là-bas, parce que la France est de l'autre côté de la terre. En fait quand il fait jour ici il fait nuit en France.* » J'en conclus que nous allions vivre la nuit en France. Le rêve ! J'avais hâte de vivre à l'envers, de me lever au début de la nuit pour aller à l'école dans le noir, jouer dehors dans le noir, déjeuner et retourner à l'école dans le noir, dîner à l'heure du petit-déjeuner et me coucher très tôt dès que le jour pointerait son nez. Un programme que je visualisais et que je décrivais à mon petit frère qui acquiesçait en se disant bien qu'on allait vivre une aventure épatante, mais chut, n'en parlons pas, n'en parlons plus au cas où nos parents changeraient d'idée.

Lorsque nous sommes arrivés en septembre 1961 en France et que je constatai que nous n'allions pas à l'école la nuit, ni au cinéma le jour, j'ai été pour le moins surpris, voire un peu déçu, mais je me gardai bien d'en parler à ma famille, même à mon petit frère à qui j'avais laissé croire que nous allions vivre la nuit. Je n'arrivais pas à expliquer ma méprise, à comprendre ce que je n'avais pas compris, d'autant que les encyclopédies et les livres qui transitaient par le bateau n'étaient pas encore arrivés. Tout ça et bien d'autres choses comme la foultitude de gens sans couleur et tous habillés pareil, l'absence de rues en pente, de lémuriens qui viennent au balcon, d'arbres et de fleurs par milliers, de pousse-pousse colorés, de vendeurs de sambos, de marchands de noix de coco, de copains et copines qui jouent dans la rue, tout ça disparaissait tout à coup de mon paysage. J'avais cru que je ne verrai plus tout ça puisque nous allions vivre la nuit, or il s'avérait que tout ça disparaissait en plein jour et que je n'avais même pas la nuit pour me consoler. Consoler n'est pas le mot juste puisque je m'adaptai sans souci à cette nouvelle vie. Je la trouvais même sympa avec cette cité bourrée de copains et copines et cette école à laquelle on se rendait en marchant sur des trottoirs en bitume plus rassurants que les chemins longeant un ravin vertigineux et une rivière dont pouvait sortir à tout moment un caïman.

La vraiment vraie déception fut la méchanceté crasse de la maîtresse d'école lorsqu'elle m'a demandé, pour me présenter à la classe, de dire d'où je venais et qui m'a harcelé à m'en faire pleurer parce que, selon elle, « *Tana n'existe pas, Mada non*

plus »... « *Si Madame, je viens de Tana, c'est à Mada, on est parti en avion.* » Rien à faire, la méchante l'était vraiment. À la sortie de l'école elle se confondit en excuses après l'explication donnée par ma mère mais moi je ne l'ai pas excusée et ce fut la première et unique dame que je rangeais dans mon placard des sorcières maléfiques qui deviendra plus tard le placard des cons. J'aimais cette école, même si les copains malgaches n'étaient plus là, ni les vendeurs de sambos à la récré, ni les pentes formidables de Tananarive que nous dévalions avec des petits chariots de bois, ni le commerçant chinois, conforme aux dessins d'Hergé, qui nous faisait peur, ni Madame Charrette, ma si gentille maîtresse qui m'avait appris à lire, ni les livres de lecture avec des histoires effrayantes comme celle avec les caïmans méchants qui sortaient de l'eau pour manger les enfants, ni les goyaves, ni les bougainvillées, ni les ami-e-s de mes parents, surtout les femmes que je trouvais magnifiques, non, Fresnes ce n'était pas ça, mais c'était bien quand même et en plus il y avait les Coeurs Vaillants, la radio, le tourne-disques et Johnny.

Je vous parlerai de tout ça plus tard mais je ne résiste pas au plaisir de vous conter sans attendre ma rencontre avec Johnny. Musique ! Rock and Roll ! Je suis avec ma mère, son demi-frère, Raoul, une cinquantaine d'années, donc très vieux, que j'ai la chance d'avoir pour parrain et Jacqueline, une amie de ma mère. Nous sommes dans l'entrée de l'appartement, il y a des journaux déposés par terre par les peintres pour protéger le parquet des taches de peinture. Sur une double page de l'un de ces journaux, un titre sur cinq colonnes à la Une annonce un article sur le phénomène Johnny Hallyday, un blouson noir qui met en transe et pervertit la jeunesse qui n'avait pas besoin de ça en plus des Beatles et des Rolling Stones qui ravagent toute une génération dans les pays anglo-saxons. Je regarde ces journaux et les photos hallucinantes de Johnny chantant devant un public qui massacre les fauteuils de l'Olympia. Raoul peste contre le voyou pendant que ma mère et Jacqueline louent le chanteur tout juste âgé de 18 ans. Elles dansent en chantant et en se moquant de Raoul qui piétine les pages pour les froisser. L'image tonifiante de ces trois personnages — Raoul dans son costard à fines rayures, ma mère dans sa robe rouge à pois blancs en chaussures à talon-aiguilles et Jacqueline en tailleur pied-de-poule — est celle de la pochette de mon premier 45 tours vinyle, celui que je me suis fait tout seul. Le premier 45 tours vraiment vrai me sera offert deux mois plus tard à Noël : Johnny chante "Retiens la nuit".

Skate

Marion Gonzalez

Je suis allée le voir au skate-park. Presque personne ne s'inquiétait à ce moment-là. Pourtant, ils avaient déjà fermé les écoles. Quand il m'a vue, il est tombé de son skate. Je suis restée debout à côté d'un banc puis j'ai fini par appuyer mon dos contre la barrière en bois. Il n'est pas venu me voir de suite. Il a fait des figures, au milieu d'autres garçons qui faisaient des figures. Le bourdonnement des roues sur le bitume ressemblait à l'un de ces bruits blancs que j'écoute le soir pour m'endormir. Je ne le regardais pas vraiment. Je regardais au loin, des familles qui se promenaient, des gens avec leurs chiens, et j'ai eu l'impression qu'on était au bord de quelque chose que personne ne voyait encore.

- Bonjour, il a dit.

Il se tenait devant moi, son skate sous le bras. Il portait un tee-shirt noir déchiré à la manche droite et un short de sport. Du sang coulait le long de son genou droit, mélangé à de la terre.

- Bonjour, j'ai répondu.

Ma voix était basse, comme si je chuchotais.

- Je ne pensais pas que vous viendriez, il a dit.

- Je passais par-là, alors...

Il a hoché la tête.

- Je vous offre un verre ?

J'ai pensé au serveur qui allait toucher mon verre. Est-ce que ça se transmettait comme ça ? Par les objets ? Personne ne semblait d'accord là-dessus.

- Je préférerais marcher.

Il a gardé son skate coincé sous le bras. Moi je fixais la route, j'essayais de marcher droit mais mes pieds m'entraînaient vers lui. Il m'a raconté son dernier boulot, maraîcher. Il en avait parlé dans ses mails. Il a parlé de l'Irlande aussi, est-ce qu'il allait pouvoir partir avec ce bordel ?

- Et vous, il a dit. Vos élèves ne vont pas trop vous manquer ?

J'ai haussé les épaules. On était arrivés au bout de la promenade. On a fait demi-tour et on a marché encore. Cette fois en silence. De temps en temps, nos épaules se touchaient.

Le soir-même, on nous a demandé de rester chez nous quelques jours. Une simple mesure de précaution. Je suis restée devant ma télévision, son coupé, à regarder le bandeau d'information défiler, en bas de l'écran.

Je l'ai appelé. Je ne sais plus ce que j'ai dit. J'arrive, il a répondu.

Je suis allée dans la salle de bains et je me suis regardée dans le miroir. Mes traits étaient tirés, ça faisait deux lignes qui partaient de mon nez et descendaient jusqu'aux commissures des lèvres. Il y a quelques années, ces traits n'apparaissaient que lorsque je souriais. Maintenant, ils étaient là tout le temps et me donnaient l'air triste. Je ne savais pas quoi faire. Je me suis passée de l'eau sur le visage.

Je l'ai attendu sous le porche. La nuit était tombée. Les deux lampadaires, en face de chez moi, n'éclairaient presque rien. Il faisait froid. J'ai croisé mes bras sur la poitrine. Il n'y avait personne dehors. J'ai fixé un arbre en essayant de voir une forme étrange en lui, un homme qui étend les bras, un animal, mais je n'ai rien vu. Il a garé sa voiture sur le trottoir. Il en est descendu en portant deux poches remplies. Je me suis demandé si c'était moi qui l'avais invité à rester. Je l'ai regardé remonter mon allée, sa silhouette longue et mince, ses cheveux jusqu'aux épaules lui donnant, dans la pénombre, l'air d'une fille.

- Vous avez peur ? il a demandé quand il a été en face de moi.

Il tenait toujours ses poches à bout de bras. J'ai vu que dans l'une d'elles, il y avait une serviette de toilettes. Je ne savais pas s'il parlait de sa venue ici ou de ce qui se passait, dehors.

- Un peu, j'ai dit.

Il m'a embrassée. Je me suis laissé faire.

Le lendemain, ma mère a téléphoné. Sa voix paraissait lointaine, comme si nous étions dans deux pays différents.

- Est-ce que ça va ? Tout va bien ?

- Ça va.

J'ai parlé doucement, elle n'a pas entendu. J'ai dû répéter trois fois.

- A la radio, ils disent que ça n'existe pas. Tout ça, c'est un complot du gouvernement. Pour nous manipuler.

Il est sorti de la salle de bain. Vêtu de son short de sport. Ses cheveux, mouillés, laissaient de petites gouttes d'eau sur ses épaules.

- Quoi ? j'ai dit. De quoi tu parles ?
- Ce soi-disant virus. Il n'y en a pas. Un journaliste s'est rendu dans les hôpitaux, pour voir ce qui se passait. Et bien, il n'y a pas de malades...

Il s'est approché de moi et j'ai attrapé une de ses mèches. Je l'ai pressée à l'intérieur de ma paume fermée.

- Tu ne t'es pas séché les cheveux, j'ai chuchoté en éloignant le téléphone.

J'ai essuyé ma main mouillée sur sa joue.

- A qui tu parles ? a demandé ma mère. Il y a quelqu'un avec toi ?
- Bien sûr que non, j'ai dit. Qui veux-tu que ça soit ?

On a préparé à manger ensemble. J'avais un livre de recettes, on s'est amusés à le suivre. On a fait un gratin de pommes de terre, du poulet tandoori et des lasagnes, mais on a raté les lasagnes. On a bu les bières à la cerise que mon ex avait laissées chez moi et qui traînaient dans la porte de mon frigo. Au bout du septième jour, on a appris à la télévision que la situation ne s'était pas améliorée. Il fallait rester encore enfermés quelques semaines.

Parfois, je me réveillais avec cette sensation. Quelque chose de pesant, sur la poitrine. Je sortais dans le jardin, penchée en avant, j'essayais de reprendre mon souffle. Je dressais la liste des choses autour de moi : borne à incendie sur le trottoir d'en face, pin dans le jardin, les cyprès, portail en bois. Je mettais ma main sur le mur de la maison, sur le crépi rouge.

Il venait, se tenait derrière moi, sans parler.

Je pensais au lycée. Au début, j'y pensais beaucoup. Qu'est-ce qui se passerait quand il faudrait y retourner ? Si on nous voyait ensemble... puis c'est devenu un endroit qui existait quelque part, dans la ville. Un endroit inatteignable, comme l'étaient les magasins de vêtements ou les librairies. Un bâtiment vide. Je me souvenais de certains trucs, les fenêtres de ma salle de classe qui ne s'ouvraient pas, les dessins des élèves au mur - des illustrations des *Fables* de la Fontaine – leurs cris dans les couloirs.

Je me retournais, il était là, je touchais son visage, plaçais mes doigts autour de sa mâchoire et l'embrassais.

Le premier est arrivé un mardi. On l'a déposé dans la boîte aux lettres, enveloppé dans un carton brun et mou. J'ai jeté l'emballage puis j'ai passé une lingette désinfectante sur la couverture.

- Qu'est-ce que c'est ? il a demandé.
- Un livre. On peut encore en commander.

Il a souri. Fait un geste en direction de mes étagères.

- Il n'y en a pas assez, ici ? Tu les as tous lus ?

Mon nouveau livre était assez grand et plutôt mince. Les doigts glissaient sur la couverture en papier glacé noire, provoquant une sorte de crissement, comme lorsqu'on manipule la pochette d'un vinyle. Je ne me lassais pas de le tenir entre mes mains. J'effeuillais les pages avec mon pouce.

A la télé, un bandeau informatif défilait tout le temps avec le nombre de nouveaux contaminés, le nombre d'hospitalisés, le nombre de morts. On a arrêté de regarder des films.

Au supermarché, les rayons de farine étaient vides. A la place où s'étaient tenus les paquets, un sillon de poudre blanche.

Un jour, je me suis réveillée et il n'était plus là. Je l'ai cherché dehors, dans le jardin, mais il n'y était pas. Je suis sortie faire le tour du quartier. J'avais gardé mes pantoufles. Je ne l'ai pas trouvé. J'ai attendu une heure dans la maison. Je marchais dans la cuisine, je restais devant la fenêtre. Puis j'ai pris ma voiture et je suis allée en ville. Des feuilles d'un marron tirant sur le rouge étaient accrochées à mon parebrise. Je les ai regardées se faire balayer par les essuies glace. Sur la route, il n'y avait que ma voiture. Je roulais trop vite. Je roulais mal, en plein sur la ligne blanche. Je savais ce qu'on risquait, à sortir sans autorisation.

Il était au skate-park, avec deux autres garçons. Ils s'entraînaient sur une figure dont il m'avait parlé, un truc au nom anglais dans lequel il fallait sauter en faisant tourner son skate et atterrir de nouveau sur la planche. Ils essayaient chacun leur tour, les autres regardaient et applaudissaient quand la figure était réussie.

Je suis restée dans la voiture jusqu'à ce qu'il me voie. Mes mains accrochées au volant. Mes ongles s'enfonçant dans le silicone.

- Tu es con, j'ai dit quand il s'est assis à côté de moi. Qu'est-ce qui t'a pris de faire un truc pareil ?
- Je voulais faire du skate. Comme avant.
- Et s'ils avaient le virus ? Tu y penses à ça ?

Il a haussé les épaules.

- Je n'ai pas peur de mourir.
- Moi je ne veux pas mourir, j'ai dit.
- Pour toi, c'est vivre, ça ?

A la maison, je l'ai déshabillé, j'ai pris ses vêtements et je les ai mis à laver, à soixante degrés. Je l'ai amené sous la douche et j'ai savonné son corps, j'ai lavé ses cheveux. Après ça, pendant cinq jours, je n'ai pas dormi. Je scrutais sa peau. Les premiers symptômes étaient des plaques rouges, sur le visage. Il n'en a pas eu.

J'ai commandé un autre livre. Celui-ci a une couverture verte. J'aime bien le vert. C'est un vert clair, que je n'ai vu sur aucun autre objet. Sur la couverture, il y a le dessin d'une femme, vue de dos. Son corps est morcelé. Des bandes de vert découpent son cou et sa tête, puis sous les épaules, et au milieu du dos. Elle n'a pas de bras. A l'intérieur, les pages sont un peu rugueuses sous le doigt. En tournant les pages, j'ai vu le mot HANTEE écrit en majuscules. Et REMORDS un peu plus loin.

L'un des centres commerciaux de la ville a fermé il y a longtemps et des palettes ont été laissées à l'abandon. Avant tout ça, il y faisait du skate, parfois. On pourrait aller les chercher, j'ai dit. C'est toi qui dis ça, il a répondu.

On y est allés de nuit, phares éteints, pour ne pas se faire repérer par les flics. On a fait plusieurs voyages et on a ramené six palettes. Avec les palettes, on a construit un skate-park dans mon jardin. Ça nous a pris trois semaines. J'avais des outils dans mon garage, des trucs que mon ex avait laissés. Des tournevis. Une perceuse avec une mèche cruciforme. Une scie sauteuse. Il a d'abord fait des dizaines de dessins du skate-park. Je le regardais, la tête penchée sur sa feuille blanche pendant des heures. Ensuite, il m'appelait et on regardait ensemble les formes géométriques qu'il avait tracées, et il m'expliquait, ça ce sera une rampe, ça un tremplin incurvé.

Il s'est mis à rouler dans le skate-park, le matin avant de manger, puis l'après-midi, jusqu'à ce que la nuit tombe. Il commençait à faire beau. Je m'asseyais dans le jardin, au soleil, un de mes livres sur les genoux, et je le regardais faire des figures.

Aujourd'hui, il fait beau alors j'ai mis une robe. Je me souviens de l'avoir achetée l'année dernière, à cette même période à peu près. J'étais en colère parce que j'avais grossi. Je l'avais prise quand même en S et n'avais pas pu la mettre de tout l'été. La robe me va maintenant.

- Tu es très belle, il m'a dit avant d'aller faire du skate.

Je suis allée ouvrir la boîte aux lettres. Il y avait un nouveau livre.

Chapitre 6 scène 1

Ophélie Prétot

Dans sa cellule de quatre mètres, Nadia craignait de perdre pied. Elle lisait et relisait encore les prières, insultes, signes de gang et prénoms qui étaient gravés dans les murs.

Le front appuyé contre la paroi, elle gratta, à son tour. Comme les autres, elle sentait le besoin de couvrir ces cloisons. Ce besoin de lutter contre le vide, dans ce lieu où il résonnait si fort.

Si des coups ne la tuaient pas, sa mélancolie s'en chargerait. Tout en arrachant l'enduit de ses ongles, ses pensées furent envahies de souvenirs, tous heureux. Le gouffre de sa poitrine se rouvrit. Elle souffrait comme elle n'avait jamais souffert. En comparaison, la douleur de sa blessure à la tête était douce.

— C'est dix-huit heures, l'heure de manger, lui annonça une gardienne derrière la porte.

Une petite trappe s'ouvrit et un plateau-repas accompagné d'un gobelet d'eau apparut. Nadia se précipita et s'en saisit. Sur l'assiette trônait un cube compact et brun. Elle devina tout de suite de quoi il s'agissait. Le repas de l'unité surveillée, mélange de pain, de légumes et de céréales, une brique comestible.

— Et enlève ces vêtements pleins de sang ! ajouta la gardienne en lui tendant une combinaison et un t-shirt propre.

Nadia déposa son plateau et se changea. Elle rendit le sale dans un sac anticontaminations.

— Je repasserai plus tard, bon appétit Cruz.

— Merci.

Assise sur la couchette, elle cala son dos avec l'oreiller et soupira face à l'épais morceau de pain. Le souvenir des kebabs qu'elle dévorait avec Erik et Ryan lui revint en tête, elle le refoula aussitôt. Elle engloutit une première bouchée. Sa texture ressemblait à du caoutchouc et le goût était amer. Pour se rincer la bouche, elle voulut boire. Elle avala une gorgée, mais faillit la recracher. L'eau était âpre, écœurante. Elle approcha le gobelet de son nez, il sentait la rouille.

— Plat cinq étoiles ce soir...

Elle dut se forcer à tout terminer. Puis, l'estomac lourd, elle s'étendit. Il n'y avait plus rien à attendre de la journée.

Au plafond, une araignée tissait sa toile entre les coins du mur. Une détenue de plus, qu'avait-elle fait pour mériter de passer sa vie derrière les barreaux ? Avait-elle mordu un innocent ? Avait-elle mangé son mari vivant ? Et le juge des araignées, avait-il fait preuve de clémence ? Quelles étaient ses circonstances atténuantes ? Nadia secoua la tête, la folie commençait.

Elle devait bouger, avant de terminer en camisole blanche. Nadia frappa dans ses mains et se mit en position pour attaquer un enchaînement de pompes. Mains écartées sur le sol, pieds appuyés contre le mur, elle en fit une vingtaine. Après une pause de quelques secondes, elle entama la série suivante. Dans ses bras, elle ressentit de légers tressaillements. L'une après l'autre, elle remua ses mains et poursuivit. Les tressaillements devinrent tremblements.

Sûrement le stress.

Sans ralentir l'effort, elle continua. Mais ses muscles se raidirent, jusqu'à l'empêcher de contrôler ses mouvements. Inquiète, elle s'arrêta et essuya d'un revers de main la sueur qui perlait son front. Ses bras tremblaient.

Elle se releva et le sang lui monta à la tête. Prise de vertiges, elle regagna sa couchette. Le plafond tournait devant ses yeux, comme si elle était ivre. Détournant trop vite le regard de cette vision chancelante, un haut-le-cœur lui tordit l'estomac.

Alertée par des cris, la gardienne arriva. À travers la trappe, elle vit Nadia secouée de spasmes. Tel un pantin désarticulé, ses jambes et ses bras battaient l'air.

— Ici Mora du quartier de haute sécurité. J'ai besoin de renfort et d'une aide médicale de toute urgence. La détenue Nadia Cruz cellule 92 fait un malaise !

— Bien reçu. Attendez notre présence avant d'entrer, grésilla le talkie-walkie.

La surveillante, nerveuse, s'agenouilla pour ne pas quitter la prisonnière des yeux. Les spasmes commençaient à s'espacer. Nadia, inconsciente, avait la bouche couverte d'écume.

Du fond du couloir, deux agents, le chef de la sécurité et la doctoresse arrivèrent en courant.

— Détenue, levez-vous ! commanda le chef de la sécurité en tambourinant contre la porte.

Elle ne réagit pas.

— Je ne pense pas que ce soit une ruse, elle est blanche comme une morte, il faut intervenir, ordonna la doctoresse.

Il acquiesça et la gardienne scanna sa carte magnétique.

Ils s'approchèrent, sur leurs gardes, à l'exception de la doctoresse qui elle s'empressa de lui prendre la main.

— Cruz, si vous m'entendez serrez-moi la main.

Aucune réaction. Elle pressa ses doigts à la base du poignet de Nadia.

— Pas de pouls, il faut l'étendre par terre !

Les deux gardiens l'attrapèrent par les épaules et les pieds pour la coucher au sol.

— Poussez-vous, les pressa la doctoresse en les bousculant pour continuer son examen.

Elle posa sa paume sur l'abdomen, mais ni le ventre ni la poitrine de la détenue ne se soulevait.

— Appelez immédiatement une ambulance. C'est grave, cria-t-elle. Et déshabillez-la-moi.

Comme elle sortait à la hâte du sac de secours un masque respiratoire et un défibrillateur, un des surveillants aidé de la gardienne coupait et déchirait les vêtements. Une fois la poitrine découverte, la doctoresse colla les électrodes du défibrillateur sur le torse de Nadia.

— Analyse du rythme cardiaque en cours, annonça la machine. Choc recommandé, appareil en charge, restez à l'écart du patient.

L'appareil envoya une décharge de cent cinquante joules, le corps sursauta. Les yeux braqués sur la ligne de l'écran, tous priaient une réaction. Et puis, après quelques secondes, une vague apparue et une autre. Le cœur de Nadia repartait. Le chef de la sécurité lâcha un soupir et donna une tape dans le dos de l'agent qui était resté à ses côtés.

— Dieux merci, ils n'en ont voulu ni en haut ni en bas, lâcha la gardienne en lui couvrant le nez et la bouche d'un masque à oxygène.

Nadia sentit le plastique contre son visage et se força à ouvrir des yeux égarés. Elle tenta de bouger sa main et la doctoresse la lui prit dans la sienne.

— Tout va bien se passer maintenant.

Vingt minutes plus tard, une ambulance et une escorte de police arrivèrent. Nadia, à bout de force, oscillait entre conscience et inconscience. La doctoresse aida les

ambulanciers à l'installer sur une civière et le chef de la sécurité prit soin de lui entraver les poignets.

— Je me charge de sa surveillance pour le trajet et la suite à l'hôpital, indiqua-t-il en montant à l'arrière du véhicule, une copie du dossier de santé de Nadia à la main.

— Tout est prêt pour l'extraction médicale, annonça la doctoresse dans son talkie-walkie.

La voiture de police se plaça en tête. Les deux véhicules franchirent au pas les portails extérieurs de la prison.

Aux urgences, un cardiologue et une assistante les accueillirent. Le médecin étudia le dossier de santé et l'infirmière se chargea d'enregistrer la patiente.

— Il faut l'envoyer faire des examens, décréta le cardiologue.

Avant de déplacer Nadia, l'infirmière lui accrocha un bracelet avec un numéro d'identification. Puis, elle, le médecin et le chef de la sécurité l'emmenèrent passer une batterie de tests.

Une heure du matin, le chef de la sécurité tombait de fatigue. Depuis que les médecins avaient installé Nadia dans une chambre, il en surveillait la porte. Assis sur une chaise bancale, il luttait pour garder ses yeux ouverts.

— Alors, comment va-t-elle ? demanda une voix rauque.

— Content de vous voir Garcia, souffla-t-il en se levant. Je ne sais pas exactement ce qu'elle a. Ils l'ont amenée ici vers les vingt-trois heures. Mais, ils auront les résultats de leurs tests demain. Enfin, aujourd'hui, mais plus tard.

L'autre gardien acquiesça et le relaya sur la chaise.

— Donc, son nom c'est Cruz Nadia, c'est bien ça ?

— Oui, mais le nom des détenus n'est jamais inscrit sur leur bracelet. Une question d'anonymat, c'est pour pas influencer les médecins. Du coup, vous devez contrôler le numéro qui est inscrit à son poignet. C'est le..., il regarda le document que l'infirmière lui avait transmis. Le 405062 et la date de naissance, 21.09.1996. Mais, tout est écrit sur ces feuilles, ajouta-t-il en lui laissant une fourre cartonnée.

— Compris.

— Très bien. Alors, je vais y aller. Je vous souhaite une bonne nuit, ou une bonne journée, je sais pas trop ce qui ce dit à cette heure...

— Merci boss, et moi, je vous souhaite de beaux rêves.

Amusé, le chef de la sécurité lui sourit avant de parti l'esprit léger. Le gardien ouvrit le journal qu'il avait emporté avec lui. À 1h30, un infirmier avec de longs cheveux et d'épaisses lunettes arriva en poussant une chaise roulante.

— Je dois entrer, dit-il en montrant sa carte au gardien.

— C'est pourquoi ?

— La patiente numéro 699190 / 20.03.1992

— À cette heure ?

— Ben oui, vous croyez quoi ? Qu'on chôme la nuit ? Le chirurgien vient d'arriver. Ce cas est une urgence vitale. Cette fille souffre d'une maladie rare, le syndrome de Brugada. Elle risque la syncope à tout moment !

— Euh, mais je n'ai pas été prévenu.

— Normales, ces informations ne vous regardent pas ! Mais bougez-vous, une vie est en jeu !

Le gardien contrôla son dossier.

— Vous pouvez y aller.

— Sans blague.

À l'intérieur, l'infirmier hésita. Il prit le poignet de la première patiente. C'était elle. Il lui retira sa canule à oxygène et débrancha le moniteur. De sa poche, il sortit un bracelet d'identification et coupa l'ancien.

— Nouvelle identité pour une nouvelle vie, ma belle.

Il défit les entraves en cuir et souleva Nadia pour la poser sur la chaise roulante.

— Maintenant, on met quelques mèches devant la figure. Voilà comme ça. Encore une couverture et pour terminer, il vida une seringue dans le cathéter. Un bon petit cocktail.

Il frappa à la porte et le gardien lui ouvrit.

— Merci.

— De rien, maugréa-t-il.

Celui-ci jeta un coup d'œil à la patiente. Elle avait des traits communs à Nadia.

— Une vie est en jeu ! s'énerva l'infirmier.

— Elle ressemble à la détenue que je garde.

— Normal, cheveux noir, peau mate, ces gitanes se ressemblent toutes.

Les chiffres d'identification ne correspondaient pas.

— C'est bon.

L'infirmier se pressa dans le couloir et s'engouffra dans un des ascenseurs. Au rez-de-chaussée, ils passèrent devant un accueil désert et franchirent les portes automatiques.

L'air frais fit frissonner Nadia. Dans une zone hors champ des caméras, un homme de main les attendait, appuyé contre une voiture. Ensemble, ils installèrent la jeune femme sur le siège arrière.

— Toutes mes dettes sont à zéro, on est d'accord ? Je dois plus rien à Vérum ?

— Ouais. Maintenant, dégage sale escroc.

Sans demander son reste, l'infirmier obéit. Le véhicule démarra et disparut dans la nuit.

Ryan sentait ses entrailles se tordre. À s'en user les doigts, il faisait défiler les anciennes photos d'Erik, Nadia et lui. Il sursauta quand son téléphone vibra. Ce n'était que sa mère.

Où es-tu ?

Je t'avais demandé de ne pas rentrer tard

Emma m'a invité au cinéma
on regarde la dernière séance

Il lui joignit le programme, pour avoir la paix. L'écran de la voiture de son père indiquait deux heures moins cinq. Dehors, tout était tranquille. Ryan tremblait de fatigue, de stress, il était à bout.

La tête appuyée contre le volant, ses paupières étaient lourdes. Il allait s'endormir quand son téléphone sonna.

— Allô !

— 2h30 dans la rue Del Rio, sur la place de la boîte « the magician », ordonna une voix inconnue.

— OK, mais comment on fait ? Allô, allô ! Putain !

Ryan alluma la voiture et dicta l'adresse au GPS. Cette boîte, il la connaissait de nom. Logan et Emma y allaient régulièrement, mais lui n'y avait jamais mis les pieds. Un point bleu apparut, c'était dans le quartier d'Anciana. Il conduisit et longea le gigantesque bâtiment blanc de l'hôpital central de Kaspercity. Puis, après un moment, il aperçut les lasers que la discothèque projetait dans la nuit. Il touchait au but.

Devant l'enseigne en forme de chapeau de magicien, il abandonna la voiture. Il courut rejoindre la foule bouillonnante de clubbers sur la terrasse du night-club. La musique

résonnait dans toute la rue. Les basses lui martelaient la poitrine. Face à lui, une masse humaine sautait, dansait et hurlait. Un mur vivant. Près d'un support qui maintenait un énorme lapin blanc lumineux, il repéra une brèche. Ryan s'enfila dans la foule, se cogna contre un palmier couvert de LED roses et évita de justesse un tonneau recyclé en table de bar. Son cœur allait exploser. De ses mains, il séparait les fêtards qui bondissaient dans une épaisse fumée artificielle. Il avait envie de hurler « Nadia », mais la musique électro était impossible à transpercer. Les corps autour de lui et les lumières lui faisaient perdre l'équilibre. Il s'arrêta pour regarder les visages, mais n'en reconnut aucun. Une jeune femme blonde trébucha sur une canette et le poussa. Il s'écrasa contre le sol. Sonné, il ne pouvait pas se relever. Des talons, baskets et tongs le bouscullaient dans tous les sens. Mais, au fond de la cohue, il aperçut quatre pieds, quatre pieds totalement statiques. Une paire de mocassins et deux nus. C'était elle. Une décharge d'adrénaline le releva. À coup de coude, il se fraya un passage dans la houle. Elle était là. Dans une couverture, la mine cadavérique, les yeux vides, Nadia. Un homme la soutenait pour ne pas qu'elle s'écroule. Il se précipita pour la prendre dans ses bras, mais le cerbère le repoussa.

— L'argent !

Ryan souleva son pull et tira un sac de toile scotché contre son ventre. Il tendit l'argent. L'homme le prit et en estima le poids. Satisfait, il repoussa Nadia.

— Parfait, Vérum te fait confiance, je vais pas contrôler. J'espère qu'elle en vaut la peine.

— Toutes les peines du monde, répondit-il en la serrant contre lui.

Nadia était molle comme une poupée de chiffons.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ! s'exclama Ryan.

— Rien juste un petit mélange de poisons, pour qu'elle meurt pas trop longtemps. Mais t'inquiètes, elle a eu un antidote. Demain, ça y fera comme une gueule de bois et après c'est bon. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit.

Puis, l'homme se retourna et se laissa happer par la foule.